

"Pages de journal" de M. André Gide

Ce livre, singulièrement émouvant dans sa sincérité de confession, nous permet de mieux comprendre l'évolution du grand écrivain

M. André Gide publie Pages de journal (n. r. 1).

Est-il besoin de dire que toutes les pensées de ce grand écrivain méritent l'attention ? Il nous les livre aujourd'hui sans autre souci que celui d'être sincère envers lui-même. Réflexions, anecdotes, impressions de lecture se suivent et forment un tout d'une haute qualité intellectuelle, on s'en doute.

Mais peut-on tirer de la lecture des Pages de journal une impression d'ensemble ?

Pour la première fois, M. André Gide parle de son inquiétude et de son apaisement. Il a traversé depuis quelques années une grave crise psychologique. Il a voulu rejeter une partie importante de son passé. Sa conversion au communisme prouve le besoin qu'il a d'adhérer à « quelque chose de constructif ».

On a pu tenir M. André Gide et, à certain point de vue, on n'a pas complètement tort, pour un « destructeur ».

Bien entendu, l'œuvre d'art constructive en tant qu'œuvre d'art, n'est pas ici en question. Il ne s'agit que du nihilisme, forme du désespoir.

M. Gide, depuis très longtemps, depuis La Porte étroite, a perdu la foi. Son négativisme n'est donc que l'expression de sa détresse à ne pouvoir s'appuyer sur rien de durable, de définitif, d'absolu. On en pourrait citer maintes preuves, notamment sa recherche du diable dans l'œuvre de Dostoïevsky.

Parce qu'il sentait, obscurément d'abord, et de plus en plus précisément par la suite, que quelque chose prenait fin, il a abouti au communisme.

N'était-il pas logique avec lui-même, sincère jusqu'au bout, accusant le capitalisme, sous l'hypocrisie libérale, de n'être plus qu'une force de mort ? Ayant travaillé à détruire un grand nombre de ces lois sur lesquelles l'anarchie capitaliste fondait sa soi-disant morale, M. Gide a écrit que l'état statique n'est pas l'ordre :

« Non, je n'aime pas le désordre, mais ceux-ci m'exaspèrent qui crient : Ne bougeons plus ! quand personne n'est encore à sa place. »

Aussi prend-il sur le plan social une position nette.

Sur le plan spirituel, l'abandon de la foi protestante, dont sa jeunesse a été si fortement marquée, semble avoir été le principal accident de la vie morale de M. André Gide. D'où Les nourritures terrestres, essai de satisfaction sans recours au spirituel.

À ce sujet, nous trouvons dans les Pages de journal de fort intéressantes réflexions sur François Mauriac.

« Comme il est angoissé ! dit M. André Gide, mais de quel profit ces angoisses ? Puisse un temps venir pour lui ou celles-ci lui paraîtront aussi vaines et chimériques, aussi monstrueuses qu'elles me paraissent à moi-même aujourd'hui. »

En adhérent à la foi marxiste, M. André Gide semble donc avoir trouvé

la paix du cœur et la paix de l'esprit. La mystique communiste seule pouvait le satisfaire. Il s'est tourné avec amour vers ceux qui lui paraissent unir ce sens d'édification sociale, de concret dont il était anxieux, à la foi dont il était assoiffé.

Voici ce qu'écrit d'ailleurs M. André Gide :

« Evolution de ma pensée. Sans une première formation chrétienne, il n'y aurait peut-être pas eu l'évolution du tout. Encore aujourd'hui, je garde une sorte de nostalgie de ce climat mystique et brûlant où mon être s'exaltait alors. La ferveur de mon adolescence, je ne l'ai jamais retrouvée, et l'ardeur sensuelle où je me suis complu par la suite n'en est qu'une contrefaçon dérisoire. »

Voilà, me semble-t-il, une confession d'une grande profondeur dans sa simplicité. N'est-elle pas aussi un désaveu de la période des nourritures ?

La lecture de « Pages de journal » remplit le lecteur de respect et d'admiration. En particulier les pages relatives au problème de la religion, offrent un spécial intérêt au moment où l'auteur de l'Immoraliste retrouve une mystique.

« La religion, dit-il, est mauvaise parce qu'en désarmant l'opprimé, elle le livre à l'oppressur. Mais l'oppressur, en prenant livraison de l'opprimé, trahit le Christ et le joue. » Plus loin encore : « Rien n'est plus opposé à la doctrine du Christ que le capitalisme. Il ne tenait qu'à l'Eglise d'empêcher le communisme en résorbant en elle tout ce que le communisme contenait en lui de meilleur. Trop tard. »

« Les riches trouvent encore le moyen de se concilier le Christ en se piquant d'être charitables. Le jour où l'Eglise a sacrifié la parole du Christ « Vends ton bien et donne-le aux pauvres » elle a compromis sa partie en pactisant avec ce que l'Evangile appelle Mammon qui est l'esprit même du capitalisme. »

Et enfin, voici sous quelle forme M. André Gide reconnaît que son adhésion au communisme est un retour à la foi : « Cet état de dévotion où les sentiments, les pensées, où tout l'être s'oriente et s'abandonne, je le connais à nouveau tout comme au temps de ma jeunesse. Ma conviction d'aujourd'hui n'est-elle pas du reste comparable à la foi ? J'écris ceci la tête froide et en toute sincérité parce que j'ai besoin de laisser du moins ce témoignage si la mort vient avant qu'il ne m'ait été possible de me mieux déclarer. »

Comment ne pas être saisi devant l'expression à la fois si parfaite dans la forme et si simple dans la ferveur d'un des plus grands écrivains français ?

On ne lira pas sans intérêt, à côté de ces pages rares, un recueil d'essais de M. André Breton, Point du jour, sorte de condensé de l'évolution surréaliste. J'attire particulièrement votre attention sur le chapitre intitulé : « Rapports du travail intellectuel et du capital. »

Jacques CHABANNES.